

français par un philosophe tel que le R. P. de Pascal. Nous remercions vivement le traducteur pour le service signalé qu'il vient de rendre à la philosophie française, et nous le félicitons du mérite particulier de sa traduction qui a été universellement louée pour sa fidélité, sa clarté et son élégance. Il n'y avait pas encore, en notre langue, d'histoire de la philosophie conçue dans de si belles proportions, par un esprit aussi élevé et aussi précis, et traitée avec tant d'abondance, de profondeur, d'exactitude et de sûreté. Tous ces caractères, en effet, distinguent l'œuvre du savant cardinal. Il paraît avoir embrassé avec une force à peu près égale toutes les parties si diverses de son immense sujet ; il excelle à dégager les traits distinctifs de chaque système, de chaque école, de chaque philosophie célèbre, pour marquer leur place dans le mouvement général de la pensée humaine ; nul n'a su se mettre et rester à un point de vue plus scolastique, sans être jamais étroit ; nul n'est mieux disposé à rendre hommage à tous les talents, à toutes les innovations, à toutes les idées justes et fécondes.

Cette bienveillance excède même parfois l'équité : par exemple, lorsque l'auteur accorde que la sophistique de Protagoras et de ses émules constitue un certain progrès sur la philosophie antérieure (I, p. 194) ; ou bien encore lorsqu'il suppose que Zénon et Epicure ont ajouté à la philosophie de Socrate, de Platon et d'Aristote (p. 387). Il semble, au contraire, que la décadence de la philosophie grecque commence aussitôt après Aristote ; car ce grand esprit n'a trouvé ni un successeur immédiat qui l'ait égalé, ni un disciple qui ait paru comprendre, pour les transmettre, tous les points essentiels de sa doctrine.

Si l'auteur paraît trop indulgent pour les successeurs de Platon et d'Aristote, par contre il paraît trop sévère pour Socrate (p. 231), cet initiateur de génie, sans lequel la philosophie grecque n'est plus concevable. Socrate l'emporte toujours de quelque manière sur tous ses successeurs ; il les inspire et les éclaire, alors même qu'ils le complètent ou le corrigent : ainsi, la source commande et explique le fleuve tout entier. Ses erreurs elles-mêmes sont profondément instructives : par exemple, la confusion de la prudence morale avec la prudence intellectuelle, des vertus avec les sciences ; et l'on ne voit pas que l'auteur l'ait relevée.

Mais cette lacune et quelques autres sont bien compensées par les mérites de premier ordre de cet ouvrage magistral. L'auteur y pénètre à fond chaque partie importante de son sujet, sans jamais perdre de vue l'ensemble ; ce qui lui permet de faire maints rapprochements instructifs : par exemple, entre quelques opinions de Duns Scot et certaines théories de Kant. Dès le premier volume, nous assistons ainsi, pour ainsi dire, à l'histoire anticipée de la philosophie moderne ; car l'erreur et la vérité se répètent sans cesse : la première, en s'aggravant ; la seconde, en brillant plus haut et en s'étendant plus loin.

Le lecteur français pourra trouver que l'auteur n'a pas fait tou-